

EXTERIEUR.

ETATS - UNIS D'AMERIQUE.

Washington, le 2 mai.

Les dernières nouvelles d'Halifax nous apprennent que sir Georges Prévozt y était arrivé au commencement d'avril, et qu'il avait aussi pris le titre de gouverneur civil et militaire de la Nouvelle-Ecosse, en remplacement de sir John Wentworth, qui s'est retiré avec une pension considérable. Le nouveau gouverneur a amené avec lui trois régimens de mille hommes chacun; savoir, le 7^e, le 8^e et le 23^e de fusiliers gallois. Le 13^e, parti d'Angleterre en même tems que ceux-ci, a fait voile pour les Bermudes.

— Voici les réflexions d'un citoyen des Etats-Unis sur l'état actuel de leurs contestations avec l'Angleterre; elles méritent d'être connues, parce qu'elles renferment l'expression de la pensée publique et des sentimens de la saine partie de la nation:

« L'Angleterre, quoique forcée après une longue et sanglante lutte de retirer de ce pays ses troupes mercenaires et de reconnaître notre indépendance, n'a pas pour cela renoncé à l'espoir et au projet de nous remettre sous le joug. Pour y réussir et préparer les esprits des habitans à cet événement, elle a établi à grands frais dans les principales villes de l'Union, des presses dirigées uniquement par les agens de ses ministres, d'où sortent journellement, sur-tout depuis douze ans, des éloges pompeux du régime britannique, des diatribes virulentes contre notre forme de gouvernement, et des dénonciations atroces contre nos patriotes les plus distingués.

« Avec cette attaque sourde contre notre liberté, le cabinet britannique a fait marcher de front une attaque ouverte contre notre commerce, qu'il a soumis aux plus révoltantes déprédations. Depuis trois ans, il a fait saisir et confisquer, sous prétexte de contrebande, pour plusieurs millions de dollars de nos marchandises embarquées de bonne foi et sans aucune fraude, et dans ce même intervalle il a pris de force, pour servir sur ses vaisseaux, au moins deux mille de nos marins, que l'on y retient encore malgré leurs réclamations journalières et leurs protestations contre cet acte de violence.

« Une conduite si hostile et si insultante a dû naturellement exciter l'indignation de nos citoyens. Mais notre gouvernement, cherchant à détourner par des négociations toutes les horreurs de la guerre, a voulu temporiser; en conséquence, il a envoyé en Angleterre un ambassadeur extraordinaire pour agir de concert avec le ministre que nous y avons déjà, et tâcher d'arranger toutes choses à l'amiable avec le cabinet britannique; celui-ci, de son côté, leur témoignait le plus grand désir d'en venir à un accommodement. Mais, au milieu de ces négociations, on vit sur nos côtes une escadre anglaise tomber de la manière la plus lâche et la plus perfide sur une frégate des Etats-Unis, qui, ne s'attendant pas à une pareille attaque, et par conséquent hors d'état d'y résister, fut forcée d'amener son pavillon, et de souffrir qu'un officier anglais passât en revue tout l'équipage, et en tirât forcément trois matelots, citoyens des Etats-Unis.

« Une insulte aussi atroce aurait justifié notre conduite, quand nous en serions venus sur-le-champ à une rupture ouverte avec l'Angleterre. Aussi un cri général de vengeance s'est-il élevé de tous les points des Etats-Unis; mais quoique la puissance exécutive sentit vivement cet outrage fait à la dignité nationale, et qu'elle connût la disposition unanime des habitans de courir aux armes pour en tirer vengeance, elle prit le parti d'agir avec modération. Considérant que l'insulte pouvait être le fait d'un individu qui n'y aurait été nullement autorisé, et que par conséquent le ministère britannique nous ferait la réparation convenable, le président expédia un message à Londres, avec injonction à notre ambassadeur de demander raison et une ample réparation d'une violation aussi manifeste de notre souveraineté. Le cabinet britannique, après bien des tergiversations et avec beaucoup de duplicité, annonça enfin à M. Monroe son intention d'envoyer chez nous un ministre particulier, chargé d'arranger tous les différends entre les deux nations. Le résultat de la mission de M. Rose n'est plus un secret. Ses notes officielles, au lieu d'offrir indemnité pour le pas et de sécurité pour l'avenir, exigeaient le rapport de la proclamation qui défendrait l'entrée de nos ports à tout bâtiment armé de

la Grande-Bretagne. Le président, indigné d'une demande aussi arrogante, l'a rejetée avec le mépris qu'elle méritait, et aussi-tôt M. Rose a rompu la négociation et a pris congé de nous.

« Américains, jusqu'à quand vous soumettez-vous à de pareilles humiliations. Rappelez-vous la gloire dont se sont couverts vos ancêtres, en secouant le joug sous lequel un monarque despote et imbécille voulait les tenir. Il a encore les mêmes vus; ayez la même énergie, et vous obtiendrez les mêmes succès. »

(*Courier de l'Europe.*)

RUSSE.

Petersbourg, le 28 mai.

Le général prince Bagration, qui s'est distingué de nouveau dans la campagne de la Finlande, a reçu de l'Empereur, pour récompense, deux belles terres situées dans le gouvernement de Grodno.

— Les bâtimens qui sont arrivés à Revel, Riga et Libau avec des denrées coloniales, n'ont pu encore décharger leurs cargaisons. On les visite avec sévérité pour s'assurer que ce ne sont point des propriétés anglaises.

(*Journal de l'Empire.*)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 8 juin.

LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice sont attendus vers la mi-juin, du retour du voyage qu'elles font dans les domaines de la famille impériale.

— Les gouverneurs des provinces qu'on avait appelés à Vienne pour les consulter sur quelques objets relatifs à l'administration intérieure, retournent dans leurs provinces. Il n'y a point eu de dislocation dans l'armée, seulement on s'occupe des manœuvres et des exercices accoutumés.

— Il va être établi quatre nouveaux Instituts, destinés à former des cadets de régimens, et dont chacun aura cent vingt-quatre élèves. Le cours des études dure trois ans, et embrasse toutes les parties de la science militaire. Le cours terminé, les jeunes gens entrent dans les différens corps comme enseignes ou comme sous-officiers. Aucun de ces Instituts ne sera établi dans une ville capitale. Les maîtres seront choisis parmi les officiers les plus instruits.

— Les agioteurs avaient pris occasion des réserves qui s'étaient formées immédiatement après la paix de Presbourg, pour répandre dans le public des bruits inquiétans, et dénués cependant de tout fondement. L'effet en a été la baisse des papiers publics et du change; on s'attend que le cours ne tardera pas à remonter au point où il était.

— Le 22 mai, entre cinq et six heures du matin, il est tombé dans le pays de Stannern, près d'Iglau en Moravie, pendant un brouillard et à la suite de trois coups de tonnerre assez semblables, des pierres qui ressemblaient parfaitement aux pierres météoriques connues jusqu'alors. Quelques-unes pesaient de quatre à cinq livres. Aussitôt que l'Empereur fut informé de ce phénomène, il ordonna à MM. de Scheibern et de Widmanstatten, directeurs du cabinet, de s'occuper des recherches nécessaires. La feuille intitulée: *Feuilles patriotiques pour l'Empire autrichien*, promet de donner le résultat des examens qui auront été faits sur les lieux, par les savans qui en sont chargés.

(*Gazette de France.*)

Du 9 juin.

L'empereur s'est décidé à faire, dans le courant de cet été, un voyage en Gallicie. On assure que S. M. l'impératrice accompagnera son époux. Le général Bellegarde, qui se trouvait ici depuis quelques semaines, est reparti pour la Gallicie avec une mission qu'on dit importante.

— Le change, ainsi que nos fonds et les papiers d'Etat, ont considérablement baissé depuis quelques jours. Les obligations de la banque ne sont plus qu'à 80.

— La plus parfaite tranquillité régnait à Constantinople le 13 mai, date des dernières lettres qu'on a reçues ici de cette capitale. Les janissaires, qui sont en garnison dans les forts sur les

Dardanelles, avaient commis, les jours précédens, quelques excès, mais ils ont été promptement réprimés. On ajoute qu'ils seront relevés et envoyés dans des garnisons plus éloignées.

— La fête de la naissance de Mahomet a été célébrée, à Constantinople, avec beaucoup de pompe.

— La navigation par les Dardanelles a repris toute son activité ordinaire, depuis que Smyrne, Alexandrie, Salonique et quelques autres ports ne sont plus bloqués par les Anglais. Depuis la prolongation de l'armistice avec la Russie, le commerce entre les ports russes et turcs est même devenu assez vif. Les négocians de la Crimée font sur-tout d'excellentes affaires. D'immenses quantités de marchandises levantines sont transportées de Smyrne et d'autres ports turcs à Odessa, Cherson, etc., et expédiées de-là par terre dans la Russie méridionale et la Pologne. Quoique le transport soit très-cher par cette voie, on le préfère pourtant à celle de Trieste et de Fiume qui est plus dangereuse.

— Le nouveau changement qui a eu lieu dans le ministère turc, s'est borné au ministre des finances, qui s'est cru lui-même hors d'état de remplir avec succès des fonctions aussi importantes, qu'on a confiées à son frere. Il a en même tems accepté une place en sous ordre qu'on lui a offerte.

— Le célèbre médecin M. de Frank, qui était autrefois directeur-général de nos hôpitaux militaires de Vienne, et qui se trouve depuis plusieurs années à Petersbourg, ne tardera pas à quitter la Russie pour s'établir à Wurtzbourg, où le grand-duc lui a donné la place de directeur du collège de médecine, de l'Université et du grand-duché.

(*Publiciste.*)

WURTEMBERG.

Stuttgart, le 14 juin.

Nous apprenons que le prince royal, avec sa jeune épouse, a dû arriver aujourd'hui à Augsbourg, où on leur avait préparé une brillante réception. Ces augustes personnes ont dû en repartir aujourd'hui pour se rendre ici, en passant par Ulm.

— La direction des postes d'Augsbourg a reçu une nouvelle organisation.

— Les denrées coloniales sont en grande baisse sur tous les marchés d'Allemagne, et même à Vienne, ce qui prouve que la hausse qu'elles ont éprouvée était le résultat des spéculations des agioteurs.

(*Courier de l'Europe.*)

GRAND-DUCHÉ DE BADE.

Carlsruhe, le 15 juin.

L'inscription qui se trouve sous la première pierre de l'église catholique, dont S. A. R. notre auguste souverain a fait l'inauguration, le 8 de ce mois, porte ces mots: « A Dieu le tendre pere, le sauveur et le sanctificateur de tous les hommes, ce temple catholique a été fondé par la propre main de Charles-Frédéric, grand-duc de Bade, etc., protecteur de chaque religion, le meilleur des princes et des hommes, dans la quatre-vingtième année de sa vie, remplie de bonnes œuvres, dans la soixante-deuxième de son gouvernement, etc. » A la fin est exprimé le vœu suivant: « Puisse cette église garantir toujours des consolations et des grâces à ceux qui prient, instruction à ceux qui viendront la chercher, le salut à tous les gens de bien, le bonheur et les bénédictions à toutes les âmes généreuses qui contribuent à la faire bâtir! »

(*Gazette de France.*)

INTERIEUR.

Paris, le 22 juin.

SECONDE SEANCE DE LA JUNTE ESPAGNOLE.

(TRADUCTION.)

Bayonne, 17 juin 1868.

Aujourd'hui 17 juin, à onze heures du matin, la Junte espagnole s'est réunie dans la salle de ses séances; on a lu le projet de discours que dans la dernière séance on avait dé-

libéré d'adresser au roi, dans la cérémonie de la représentation en corps de la Junte à S. M.

La rédaction a été approuvée.

PRÉSENTATION DE LA JUNTE A SA MAJESTÉ.

Bayonne, 18 juin 1808.

Le jour suivant, 18 juin, la Junte s'est rassemblée dans la salle de ses séances, et de là s'est rendue en corps au palais appelé du Gouvernement où habite S. M. qui a daigné l'admettre à son audience.

S. Exc. M. don Michel-Joseph d'Azanza, président, a prononcé, au nom de la Junte, le discours suivant, approuvé dans la séance du 17.

SIRE,

« Tout le monde sait quel est le but important pour lequel nous avons été appelés dans cette ville, par l'auguste frère de V. M., l'invincible NAPOLEON, EMPEREUR DES FRANÇAIS et ROI D'ITALIE.

« Etablir les bases d'une félicité durable dans notre chère patrie, voilà la tâche glorieuse qui nous est imposée? N'est-il pas de notre devoir de venir d'abord devant notre roi, devant le chef de la nation espagnole, le centre de toutes ses espérances, protester du zèle sincère, et de l'ardeur infatigable avec lesquels, dans cette mémorable circonstance, nous nous consacrons aux travaux qui nous sont confiés?

« Nous sommes profondément affectés, SIRE, des divisions et des troubles momentanés, qui agitent quelques-unes des provinces, troubles enfantés par l'erreur du vulgaire, qui ne réfléchit pas, et qui est digne de commisération quand il revient de son égarement.

« Nous avons fait, SIRE, et nous ferons toujours tout ce qui dépendra de nous pour ramener la tranquillité et le bon ordre; car ce qui est aujourd'hui de la plus haute importance, c'est qu'il ne se présente aucun obstacle à l'accomplissement des desseins bienfaisants qu'a formés pour nous le héros incomparable qui veut graver son nom immortel dans les cœurs reconnaissans de nos derniers neveux. Nous coopérerons, SIRE, à l'exécution de ce dessein, et nous secondons Votre Majesté avec la loyauté, la fidélité, le dévouement qui sans doute sont le devoir le plus cher de notre cœur, quand Votre Majesté annonce la glorieuse résolution de ne régner que pour faire le bonheur des Espagnols; résolution bien digne d'un monarque que la renommée a déjà fait connaître à l'Univers, comme un modèle de douceur et de vertu, qui faisait les délices du peuple qu'il gouvernait, et qu'il laisse au milieu des larmes, parce qu'il va porter ses vertus dans d'autres pays.

« Tels sont, SIRE, les sentimens qui nous animent, et dont nous venons aujourd'hui en corps déposer l'hommage aux pieds de V. M. »

S. M. a daigné répondre à ce discours en langue espagnole, et dans les termes suivans :

Messieurs les députés de la Junte,

« Je partage vos opinions et vos espérances. La volonté si clairement exprimée de S. M. l'EMPEREUR DES FRANÇAIS, notre auguste frère, pour la prospérité des Espagnes, est assez garantie par sa gloire.

« Le concours de votre zèle et de vos moyens, celui de la nation entière, triompheront facilement des obstacles qu'opposent quelques intérêts particuliers : accrédités par l'erreur, la vérité les dissipera.

« Quant à nous, nous voulons les ignorer : au-delà des Pyrénées, nous ne voulons trouver que des cœurs espagnols.

« En quittant un peuple qui rendait justice à notre gouvernement, nous avons fait le plus grand des sacrifices; mais son amour nous fait présager celui du peuple espagnol. Ferions-nous moins pour cette grande nation que la Providence confie à nos soins? Serait-elle moins juste pour nous? Nous connaissons le grand sens et la loyauté castillane; nous visiterons nos provinces, nous y porterons le cœur d'un père, nous ne trouverons que des enfans.

« Cependant les ennemis du Continent cherchent à détacher les colonies de la métropole; ils nous accuseront des troubles qu'ils fomentent; comme il est de notre devoir de les étouffer, nous n'épargnerons pas les gens de mauvaise foi qui seraient les agens ou les instrumens de la haine astucieuse de nos ennemis.

« Livrez-vous à vos travaux, n'ayez en vue que le bien de la patrie, et comptez sur les bénédictions du peuple et sur notre entière satisfaction. »

VOYAGES. — HISTOIRE NATURELLE.

Sur la force des peuples sauvages comparée à celle des nations civilisées; par M. Péron.

DERNIER ARTICLE (1).

Je viens de constater par des expériences directes, poursuit l'auteur, un degré de faiblesse très-remarquable dans les peuples de la terre de Diémen, de la Nouvelle-Hollande et de Timor; doit-on imputer exclusivement cette faiblesse à leur manière d'exister en société, ou même à l'absence de tout état social parmi eux?.....

Les physiologistes modernes se réunissent pour avouer que toutes choses égales d'ailleurs, une nourriture abondante et salubre, un exercice habituel, continu, modéré sur-tout, sont les conditions les plus favorables au développement de la force physique, à son entretien. Une température un peu froide paraît être une troisième condition avantageuse, quoique moins générale et moins exclusive que les précédentes. Les dispositions contraires à celles que nous venons d'indiquer, ont été jugées devoir produire un effet opposé. Ce petit nombre de principes étant admis, les causes de la faiblesse des peuples dont nous parlons, doivent, ce me semble, paraître aussi simples qu'énergiques. Pour le prouver, il me suffira de retracer succinctement l'état physique du sol sur lequel chacun de ces peuples se trouve placé par la Nature.

Ici M. Péron présente le riche tableau de la fécondité de l'île de Timor, et reprend bientôt en ces termes : Du côté des alimens, nul peuple donc n'a plus été favorisé que celui de l'île qui nous occupe : excellence, abondance, diversité, tout se trouve réuni pour son usage. Sous ce rapport, il fut placé par la Nature dans une des conditions les plus favorables au développement des forces physiques, à leur entretien.

Malheureusement cette facilité prodigieuse de satisfaire à tous les besoins de la vie, cette abondance de tous les biens sans mélange de peines et de labeurs, ont déterminé dans toute la nation un caractère d'apathie et d'indifférence si décidé, une aversion si forte pour le travail et la fatigue, que l'idée seule de s'y livrer, attristerait un Malais de ces régions. Demeurer accroupi une partie de la nuit et du jour, le derrière sur ses talons, à l'ombre d'un tamarinier, d'un palmier, ou d'un bananier; mâcher le bétel, boire du calou, prendre trois ou quatre repas assez légers; toucher une sorte de guitare faite avec une feuille de latanier et un cylindre de bambou; dormir à diverses reprises du jour et de la nuit; tresser quelques nattes, ou s'occuper d'autres ouvrages aussi faciles; se baigner enfin, se peigner, se frictionner avec de l'huile de coco : tel est le cercle invariable des occupations d'un Malais libre à Timor. Pour les esclaves, ils sont en si grand nombre dans chaque maison, on exige d'eux si peu de travaux, ils les exécutent si lentement, que leur existence particulière n'est guère moins oisive que celle de leurs maîtres. On peut donc considérer ce premier peuple comme plongé dans un état permanent d'inaction ou de repos, et cet état lui-même doit être regardé avec raison comme la cause essentielle du défaut de vigueur des habitans de Timor.

La température de l'île ne paraît pas non plus être étrangère à la faiblesse qui nous occupe. Dans mon *Mémoire sur la dysenterie des pays chauds et sur l'usage du bétel*, j'ai particulièrement insisté sur l'action débilitante de l'atmosphère humide et chaude de l'île de Timor; j'ai prouvé par notre trop funeste expérience, par celle plus déplorable encore du marin américain le *Hunter*, combien sont rapides et meurtriers les effets produits par cette constitution atmosphérique; j'ai démontré que les habitans eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de cette maligne influence; mais que, guidés par un instinct admirable, ils étaient parvenus de bonne heure à y opposer des moyens aussi simples qu'efficaces; j'ai parlé de ces bains froids souvent réitérés, de ces frictions non moins fréquentes, par lesquels ils cherchent à redonner à la peau cette vigueur, cette énergie que la chaleur humide tend à détruire; j'ai fait connaître cette foule d'ingrédients aromatiques, amers, astringens, et sur-tout cette chaux vive, cet arreck, ce bétel, dont ils font usage pour ranimer intérieurement la tonicité de l'estomac et du canal intestinal. Toutes ces indications me semblent, à la vérité, bien remplies; mais de telles pratiques n'en aient pas moins une cause puissante d'affaiblissement général, dont l'action ne saurait être jamais parfaitement neutralisée, quelques remèdes qu'on pût d'ailleurs employer pour la combattre.

(1) Extraits du Voyage de découvertes aux terres Australes, publié par ordre de S. M. l'EMPEREUR ET ROI. (Voyez notre n° du 25 avril.)

(Nous rendrons incessamment compte de cet important ouvrage.)

Ces derniers faits se trouvent d'accord avec les résultats obtenus par M. Choulomb, dont le témoignage si précieux par lui-même, reçoit un nouveau prix des nombreuses expériences qui les lui ont fournis. « La quantité moyenne d'action, dit ce physicien célèbre, varie suivant le climat. J'ai fait exécuter de grands travaux à la Martinique par les troupes; le thermomètre dans cette île est rarement au-dessous de 20 degrés; j'ai fait exécuter en France les mêmes genres de travaux par ces mêmes troupes, et je puis assurer que sous le 14° degré de latitude, où les hommes sont presque toujours inondés de leur transpiration, ils ne sont pas capables de la moitié de la quantité d'action journalière qu'ils peuvent fournir dans nos climats. » (*Mémoires de l'Institut*, 1^{re} classe, t. 2, p. 429.)

La haute température de Timor, son humidité habituelle, la vie indolente de ses habitans me semblent donc fournir elles seules une explication satisfaisante de la faiblesse particulière au premier des trois peuples dont nous avons parlé. Ici donc, il faut en convenir, le degré de civilisation ne paraît pas y influer d'une manière essentielle, immédiate; mais il n'en est pas ainsi pour la terre de Diémen et la Nouvelle-Hollande.

La Nature semble avoir traité les habitans de ces régions en marâtre. Le règne végétal n'y fournit presque rien; nous n'y avons jamais trouvé aucun fruit mangeable qui fût de la grosseur d'une cerise; on n'y connaît encore d'autres racines nutritives que celles de diverses fougères et quelques bulbes d'orchidées. Le règne animal à son tour, n'offre d'espèces un peu considérables que le casuar et le kangourou. L'un et l'autre devenus très-rare sur la Grande-Terre, à cause de la chasse continuelle qu'on leur fait. La pêche pourrait, à la vérité, fournir aux habitans une ressource plus abondante, plus assurée; mais l'imperfection de leurs instrumens et de leurs méthodes de pêche, l'hiver pour les habitans de la terre de Diémen, les orages fréquens pour la Nouvelle-Hollande, et sur-tout les émigrations des poissons, tout concourt à rendre cette dernière ressource trop souvent insuffisante et quelquefois même absolument nulle. C'est alors que se manifestent ces cruelles famines dont le gouverneur Philip eut occasion d'observer les tristes effets peu de tems après son arrivée à la Nouvelle-Hollande. « Alors, dit M. Collin, on rencontrait les malheureux naturels réduits à un tel excès de maigreur, qu'on les eût pris pour autant de squelettes, et qu'ils paraissent être sur le point de tomber d'inanition. » Les productions marines même ne sont d'aucun secours pour les peuplades repoussées dans l'intérieur des terres : ce sont celles-là sur-tout qui font une guerre active aux grenouilles, aux lézards, aux serpents, à diverses espèces de larves, et particulièrement à de grosses chenilles qui se réunissent autour des branches de l'eucalyptus résineux, et y forment des groupes de la grosseur de la tête. Les araignées elles-mêmes, comme à la Nouvelle-Calédonie, font partie de leurs repas dégoûtans.

Dans plusieurs circonstances, ces hordes misérables sont réduites à vivre de certaines herbes, à ronger l'écorce de différens arbres; enfin, il n'est pas jusqu'aux fourmis nombreuses qui dévastent leur sol, qu'elles n'aient été contraintes de faire servir à leur nourriture. M. Collins, (p. 558), a parlé de cette pâte horrible que les naturels préparent, en pétrissant ces insectes et leurs larves, avec les mêmes racines de fougère dont je viens de parler; usage repoussant, dont la famine la plus hideuse a pu seule inspirer la première idée, et dont je ne crois pas qu'on ait trouvé la moindre trace dans le reste de l'Univers.

Certes, de pareils alimens ne sont guères favorables au développement de la force physique, et sans doute il serait difficile de rencontrer ailleurs un peuple plus maltraité, sous ce rapport, que celui dont je parle.

Il en est de même de l'exercice. Au lieu de cette action modérée, continue que l'expérience nous apprend être si propre à développer et entretenir la vigueur, le Sauvage dont il s'agit, entraîné par le besoin impérieux de se procurer des alimens pour apaiser la faim qui le presse, se livre pendant plusieurs jours à des courses longues et pénibles, ne prenant de repos que dans les instans où son corps tombe de fatigue et d'épuisement. Vient-il à trouver une pâture abondante, alors, étranger à tout mouvement autre que celui qui sont indispensables pour qu'il puisse assouvir sa voracité, il n'abandonne plus sa proie; il reste auprès jusqu'à ce que de nouveaux besoins le rappellent à de nouvelles courses, à de nouvelles fatigues non moins exclusives que les précédentes. Or, quoi de plus nuisible au développement réel, à l'entretien harmonique des forces, que ces alternatives de fatigue outrée, de repos automatique, de privations accablantes, d'excès et d'orgies faméliques! Dans cette seconde partie du mode d'existence des peuples de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Diémen, nous retrouvons

donc encore une cause générale de faiblesse extrêmement active, et qui se reproduit à toutes les époques de la vie de ces hommes malheureux.

Après avoir ainsi discuté les causes de la faiblesse des Sauvages soumis à ses expériences, M. Péron parle des vices très-remarquables de la constitution de ces peuples, vices qu'il attribue aux mêmes causes que leur faiblesse; puis il conclut en ces termes :

De tout ce que je viens de dire, il semblerait donc résulter, en dernière analyse, que le défaut d'aliments et leur mauvaise qualité, les fatigues indispensables pour les obtenir, peuvent être considérés comme les causes essentielles du défaut de vigueur des hommes de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Diémen; mais tous ces inconvénients, à leur tour, ne peuvent-ils pas être considérés comme un résultat immédiat et nécessaire de l'état sauvage dans lequel ces peuplades malheureuses végètent encore?... C'est ce que le raisonnement le plus rigoureux, et l'analogie la plus irrécusable, semblent devoir consacrer.

Supposons, en effet, pour un instant que ces fils déshérités de la nature, viennent à déposer leurs mœurs féroces et vagabondes; supposons que, réunis en tribus plus nombreuses, ils se rassemblent dans des villages; que tous ensemble conviennent de mettre un terme à ces guerres éternelles et sanguinaires qui dévorent la population; supposons que le droit de propriété vienne exciter au milieu d'eux une heureuse émulation; que la violence et la force de l'individu, réprimées par la force de tous, aient cessé d'être l'unique règle de la conduite de chacun; en un mot, supposons les pour un instant au même degré de civilisation que les Kamtschadales ou les Samojèdes; ce n'est pas beaucoup exiger, sans doute, et cependant de quels changements heureux cette seule différence d'organisation sociale ne va-t-elle pas devenir le principe? combien les ressources de l'homme ne vont-elles pas se multiplier? combien ne va-t-il pas se trouver loin de ce dénuement déplorable dans lequel il traîne maintenant sa précaire existence?

Déjà ne croit-on pas voir les diverses espèces de kangourous devenues domestiques, pulluler autour de sa cabane? le casoar, qui, plus facilement encore, se prête aux soins de l'homme, va lui présenter journellement sa chair abondante et délicate, ses œufs volumineux et de très-bon goût. Le cigne noir multipliera dans toutes les pièces d'eau voisines. Le beau faisan à queue de lire, le superbe menura des montagnes bleues, annonce assez par la famille à laquelle il appartient, de quels avantages il pourrait payer les soins de l'homme.

Bientôt les arts perfectionnés par le loisir, et sur-tout par cette heureuse communauté d'idées et d'efforts que la société peut seule rendre possible, vont lui fournir des instruments de pêche plus variés, plus parfaits. Avec beaucoup moins de tems, avec beaucoup moins de peine, il obtiendra de ses rivages des produits plus abondants. Il ne tardera pas à découvrir le moyen de se ménager par la dessiccation, par la salaison, des ressources certaines pour les tems d'hiver ou d'orage, pour ceux encore où les poissons doivent se retirer vers d'autres plages. Alors aussi son canot, mieux travaillé, lui permettra d'étendre sa navigation; les îles voisines ne lui seront plus étrangères; les innombrables légions de manchots et de phoques qui les peuplent, seront pour lui une proie aussi facile qu'inépuisable; leur huile va donner une nouvelle saveur à ses aliments; leurs fourrures lui procureront un abri plus puissant contre les vicissitudes de l'atmosphère; la belle oie du détroit de Bass sera bientôt réunie dans sa basse-cour. De ces mêmes îles, sans doute, il rapportera le worubat ou phascolome; cet animal singulier, désagréable à la vue, mais dont la chair est si tendre, si délicate, et que nous avons trouvé nous-mêmes aussi familier qu'un chien dans les cabanes des pêcheurs anglais. Le kangourou gris, dont la chair est bien meilleure que celle du kangourou géant, sera l'une des précieuses acquisitions que l'homme pourra faire encore dans ces îles, et cette dernière ne sera pas une des moins importantes.

Certes, il n'y a rien de forcé dans le tableau que je viens de tracer ici des biens que l'homme peut rassembler en très-peu de tems; et cependant combien déjà tout est changé pour lui! sa subsistance est assurée pour toujours; elle est indépendante des saisons, de l'approche ou de la retraite du poisson; elle est plus abondante, elle est sur-tout de meilleure qualité. Dès ce moment, étranger à ces privations cruelles, à ces fatigues excessives, à ces courses accablantes et répétées qui consomment sa vigueur, qui flétrissent son existence, l'homme, sans doute, verra bientôt son tempérament devenir plus robuste; sa force croîtra dans le même rapport; et, s'il est vrai, comme tout semble l'indiquer, que les vices de sa conformation soient un des funestes effets de l'état habituel de famine et de misère dans lequel il vit

maintenant, ne peut-on pas pressentir que cette émaciation hideuse doit être insensiblement remplacée par des formes moins arides, moins flétries?

Ces modifications heureuses ne seront pas bornées à l'individu lui-même; la société ne tardera pas à en partager les effets salutaires. La population, si faible aujourd'hui, fera des progrès rapides: on ne verra plus, comme on le voit maintenant sur ces tristes bords, des femmes réduites à se faire avorter par les moyens les plus cruels, pour ne pas donner l'existence à des enfans qu'elles craignent, avec raison, de ne pouvoir pas nourrir (2); on ne verra plus des pères, forcement dénaturés, écraser avec de grosses pierres, sur le corps de leur mère qui vient de mourir, les pauvres orphelins qu'elle délaissa trop jeunes, parce qu'ils ne sauraient ni les nourrir, ni les traîner dans leurs courses lointaines. M. Collins rapporte cette dernière coutume avec les mêmes détails que je viens d'indiquer (COLLINS, *Appendix* n° XI). Nous en avons nous-mêmes été instruits sur les lieux, par les personnes les plus recommandables; et si l'on veut réfléchir sur les particularités de l'existence de ces peuples, on ne tardera pas à reconnaître que ces actions barbares en sont une conséquence effroyable, sans doute, mais nécessaire. Triste prérogative de cet état de nature, tant préconisé naguère, que de justifier, ou même de légitimer ces horribles forfaits, que les bienfaits de la civilisation rendent à peine vraisemblables pour nous!

A la suite de son Mémoire intéressant, M. Péron a réuni un grand nombre de citations puisées dans les voyageurs les plus célèbres, tels que Cook, la Pérouse, Banks, Forster, Labillardiere, Ellis, Mackenzie, le Maire, Schouten, etc., citations qui toutes concourent à prouver que le défaut de vigueur observé sur les peuples de la terre de Diémen et de la Nouvelle-Hollande se reproduit encore chez un grand nombre de tribus sauvages de toutes les parties du Monde; bien éloigné cependant de vouloir abuser de la force que tant d'autorités respectables donnent à ses propres résultats, M. Péron termine son Mémoire par des réflexions aussi prudentes que judicieuses.

Je me garderai cependant bien de vouloir donner à ces résultats de mon travail plus d'extension qu'ils n'en doivent naturellement avoir. J'ai prouvé que le problème de la force physique des peuples, même les plus grossiers, n'est pas aussi simple qu'on aurait pu le croire d'abord; que, d'une part, il se rattache essentiellement aux détails de leur constitution physique, de leur organisation sociale; et que, de l'autre, il se trouve lié par les rapports les plus puissants avec l'histoire du climat, de sa température, de ses productions diverses, etc. Envisagée sous ce rapport, la question que je viens de traiter est bien loin de pouvoir être résolue d'une manière générale. . . . Il me suffit d'avoir le premier en ce genre ouvert la carrière de l'observation, et d'avoir opposé des expériences directes, des faits nombreux à cette opinion trop communément admise, trop dangereuse peut-être, et bien certainement trop exclusive, de la dégénération physique de l'homme par le perfectionnement de la civilisation.

AU RÉDACTEUR.

Sur les moyens de suppléer au sucre, au café, au quinquina, par des substances indigènes.

Dans les circonstances éminentes où l'intérêt de la patrie se joint à celui de l'humanité, chacun doit au public son tribut de zèle et d'efforts, et on ne peut trop applaudir aux tentatives dirigées vers ces importants objets, quand même des motifs personnels s'y mêleraient, et quoique le succès ne réponde pas toujours, et dans toute son étendue, aux espérances et aux annonces de leurs auteurs.

Sans doute, de tems immémorial, on fait, et en très-grande quantité dans tout le midi de la France, des confitures de fruits cuits dans le moût, ou suc épais de raisin; ainsi le projet de substituer au sucre cette espèce de sirop n'est ni nouveau, ni inusité. Cependant l'intention du philanthrope zélé qui le propose et tâche de le généraliser, est digne d'éloges. On en doit plus encore au savant éclairé et bienfaisant, qui, pour donner à ce sirop plus d'avantages et d'extension pour les usages de la pharmacie et de l'office, conseille de faire bouillir avec le moût de la craie qui, absorbant et neutralisant l'acide, favorise les qualités sirupeuses. Nos ménagères, chimistes sans le savoir, obtiennent le même résultat en jetant dans le poëlon où elles font réduire le moût un sachet rempli de cendres. Quoiqu'on ne puisse calculer et limiter les prodiges que la chimie,

dans sa marche lumineuse et rapide peut produire, il est difficile d'imaginer qu'on puisse faire, d'une manière profitable, assez de sucre avec le suc des raisins. Mais si on peut en obtenir un sirop conservateur de la vertu des remèdes et du goût des fruits, ce sera une économie immense dans l'emploi d'une substance qu'il faut tirer des pays éloignés, étrangers, et, qui pis est, quelquefois ennemis.

La substitution des racines de chicorée, de carotte, de fèves, de pois, etc., grillés et préparés comme le café, à cette production exotique, présente un moyen très-économique de satisfaire des habitudes devenues en quelque sorte besoin par leur ancienneté; sans doute le goût et l'odorat ne sont pas agréablement flautés, mais au moins il n'en résulte aucune altération pour la santé; car le café utile à ceux dont l'estomac est fatigué par des digestions trop fortes, la tête engourdie par des travaux et des contentions d'esprit est en général très-nuisible, sur-tout aux jeunes personnes, à celles dont le sang est âcre, agité, dont les nerfs sont mobiles, irrités, etc. Un bien dériverait d'un mal si la crise actuelle entraînait une grande diminution dans l'usage habituel du café, et sur-tout des déjeuners avec le café au lait. J'ai parlé ailleurs des inconvénients dont il était la source, sur-tout pour un sexe aimable et faible.

Celui qui a présenté une concentration de café sous le nom de *conserva de Moka*, n'a rien fait pour l'économie, peu pour le goût; mais la préparation peut être agréable et commode pour les voyageurs.

Il est de même possible que la composition secrète d'un vin de quinquina ait, à raison du choix, de l'attention et des soins, quelque supériorité sur d'autres préparations de cette espèce, mais elle ne dispense pas de l'écorce doublement précieuse qui en fait la base.

Mais le médecin célèbre (1) qui présente un moyen de s'en passer, une composition indigène, un quinquina de différentes pièces, mais absolument identique par sa nature et par ses propriétés, mérite essentiellement, au moins par ses intentions, de la Société, de l'art et de l'humanité; sa véracité et ses lumières ne peuvent être suspectées; la chimie ajoute sa sanction à celle de son expérience clinique. Mais cette sanction paraît peu imposante à ceux qui jugent, d'après ce que la chimie a acquis et changé, ce qu'elle peut acquiescer et changer encore; qui savent que, quoique très-habile dans l'art de décomposer, elle voit souvent échapper, dans l'ordre animal et végétal, l'esprit subtil qui est le principe de la vie, de l'action, et souvent des vertus de ces substances; qui savent encore mieux que jusqu'ici la composition dans ces classes n'a pas été possible; on peut avec plus de fondement repousser le reproche qui a été fait à ce médecin estimable, d'avoir, par une vile spéculation d'intérêt, laissé sa préparation entachée du titre d'*Arcane*! loin de lui une manière trop opposée à la décence et à la dignité d'un état qu'il honore. Sagace observateur de l'homme physique et moral, il a senti qu'en donnant à son remède le double attrait du mystère et de la nouveauté, il en favoriserait l'usage et le débit, et contribuerait plus sûrement à l'exclusion de celui que déprécierait sa source, sa cherté et sa rareté.

Le remplaçant du quinquina que propose, avec une noble et franche simplicité le médecin d'un hospice (2), n'a pas cet attrait piquant; c'est tout bonnement l'écorce du maronnier qui fut jadis d'Inde, et qui est aujourd'hui très-acclimatée et très-commune. Le modeste praticien ne fait pas même valoir la nouveauté du remède, mais une grande analogie dans les qualités apparentes de cette écorce, avec celles qui frappent dans le quinquina; il cite, ce qui est encore plus important, un grand nombre d'observations propres, susceptibles d'être facilement vérifiées et dignes d'être répétées.

Ed io anche. J'ai essayé et j'ose proposer pour remplacer la quinquina, une écorce dont les rapports avec lui sont encore plus multipliés, mais qui n'a d'ailleurs le mérite ni de la nouveauté, ni du mystère, ni de la singularité; c'est celle des jeunes branches du cerisier. Lorsqu'habitant une petite ville, je pouvais joindre les travaux et les plaisirs champêtres à l'exercice de la médecine, j'ai eu plus d'une occasion d'éprouver qu'ils pourraient se concilier et se favoriser; et dans combien d'autres sciences et arts les applications de la science pratique de l'homme ne sont-elles pas heureuses et utiles? Averti un jour que plusieurs bêtes à laine étaient mortes rapidement après avoir pissé du sang, je cours à la campagne, je fais ouvrir les cadavres, et je trouve la vessie gangrénée; aussitôt je fais préparer un mélange de quinquina, de camphre et de nitre

(1) M. Alphonse Leroi. (Voyez le rapport lu à l'Ecole de médecine, au n° 155.)

(2) M. Dupont.

pulvérisés, on le délaie dans l'eau, et on donne à chacun des animaux trois ou quatre cuillerées de ce breuvage, on le répète le matin pendant quelques jours; l'épizootie cessa; on ne négligea pas les attentions de propreté, de renouvellement, de correction de l'air, etc.; je me suis servi dans ce cas et depuis ce tems avec succès dans les hôpitaux de la combustion de la poudre à canon; il fallait bien se passer de l'acide muriatique oxygéné qui n'était pas encore connu. Un ou deux mois après le mal reparut, je fis à l'instant répéter le breuvage en substituant l'écorce de cerisier à celle de quinquina, et j'ordonnai qu'on le réitérait pendant quelques jours, chaque lune; car il faut, et non sans quelque raison, parler aux paysans lune et économie; le succès a été absolu et constant. J'employai souvent dans ce tems l'écorce de cerisier dans le traitement des fièvres intermittentes chez de pauvres habitans de la campagne, son efficacité sur ces enfans de la Nature a toujours été marquée; ces faits furent transmis alors à la correspondance des hôpitaux. Ainsi les vertus antiseptiques et fébrifuges qui distinguent éminemment le quinquina se trouvaient constatées dans cette écorce commune. Je n'ai dans ce pays ni cherché, ni saisi les occasions de répéter et de confirmer ces observations; les circonstances font un devoir de les offrir à l'attention et à l'examen.

Les amis de la patrie et de l'humanité concluront sans doute que les pharmaciens devraient tous avoir une provision, soit du quinquina, composition secrète de végétaux indigènes, soit des écorces de maronnier et de cerisier, soit aussi des diverses préparations officinales semblables à celles dont le quinquina est la matière. Alors les médecins joignant à ces sentimens les lumières et la prudence, pourraient les prescrire, juger leurs effets, et déterminer, d'une manière exacte et précise, leur vertu absolue et relative.

MENURET, D. M.

BEAUX-ARTS.

Apollon et les Muses, composés et gravés à l'eau-forte, par J. B. Duvivier, peintre.

C'est d'après les suffrages des artistes et des amateurs les plus éclairés qui ont paru distinguer les dessins originaux de cette collection, exposés au Muséum en 1806, que l'auteur s'est déterminé à les graver à l'eau-forte, en cherchant à donner à la fermeté de ce genre l'effet et le fini du burin.

Voici les conditions de la souscription :

Cet ouvrage sera composé de cinq livraisons, chacune de deux estampes, sur papier grand-raisin velin, in-folio : hauteur des figures, 14 pouces. Chaque livraison sera délivrée aux souscripteurs tous les trois mois; ils ne paieront qu'en la recevant, à raison de 8 fr. pour chacune; ceux qui n'auront pas souscrit trois mois après l'ouverture de la souscription, qui sera fermée le 1^{er} septembre prochain, paieront chaque livraison 10 fr.

On souscrit à Paris, chez l'auteur, au Musée des Artistes, rue de Sorbonne, et chez M. Bance l'aîné, marchand d'estampes, rue Saint-Denis. Ceux qui désireront souscrire, pourront voir la collection des dessins tous les dimanches, jusqu'au 1^{er} septembre prochain, depuis 10 heures du matin jusqu'à 2 heures.

Les lettres et l'argent doivent être affranchis.

CABINET PHELLOPLASTIQUE DE M. STAMATY.

On voit depuis quelques jours, à Paris, un cabinet qui mérite l'attention des curieux. C'est un cabinet de phelloplastique, c'est-à-dire, d'ouvrages en liège, qui représentent les monumens les plus intéressans de l'Italie et du midi de la France. Ces superbes ruines qui portent au cœur de si grands souvenirs sont exécutées avec une vérité et une exactitude surprenantes. Le liège par sa couleur, ses pores inégaux et mêmes ses défauts, prête singulièrement à ce genre d'ouvrages. Les édifices représentés en cette matière, semblent avoir essuyé les outrages de dix siècles. L'art de la phelloplastique a été inventé à Rome par Auguste Rose, et imité ensuite par Chichi. Ces artistes habiles ont trouvé un digne successeur en M. Stamaty de Marseille. On voit dans son cabinet plus de 40 pièces importantes parmi lesquelles on remarque le panthéon d'Agrippa, la fontaine d'Egerie, la pyramide de Caius Sévère, le temple de Paestum, la tour de Pise qui depuis plusieurs siècles semble prête à s'écrouler et se soutient malgré une pente considérable. Plusieurs arcs, entr'autres ceux de Septime-Sévère et de Constantin, la maison carrée de Nîmes, le pont du Gard à trois étages d'arches élevées les unes sur les autres, etc.

Il serait trop long de détailler tous les objets qui remplissent ce cabinet intéressant. L'attente sera agréablement surpassée, lorsqu'on verra le degré de perfection auquel M. Stamaty a poussé son art. On se croit au milieu de l'ancienne Rome, on y revoit avec délices les temples, les ponts, les arcs, les palais, fréquentés par tant de grands-hommes et témoins de tant de merveilles. Un relief prête à une illusion bien plus complète qu'une peinture ou une gravure. C'est rendre service aux artistes et même aux simples curieux que de leur indiquer le cabinet de M. Stamaty. Il est situé rue Vivienne, n° 14, presque en face de la rue Colbert, et ouvert tous les jours, excepté les jeudis, depuis dix heures du matin jusqu'à cinq du soir. M.

AVIS AU COMMERCE.

MM. Cinot et Charlemagne, négocians à Paris, ayant en l'an 11, par suite des événemens de la guerre, obtenu des délais de leurs créanciers, déclarent qu'ils ont depuis satisfait à leurs engagements en capitaux et intérêts; ils prient les personnes qui auraient quelques répétitions à faire, de vouloir bien se présenter à leur domicile, rue de la Verrerie, n° 61; ils y feront honneur à présentation.

AVIS.

Maison à Chantilly, département de l'Oise, ornée de glaces, boiserie, papiers, avec écurie, etc., jardin avec bassin et jet d'eau, petit bosquet, à louer présentement.

S'adresser sur les lieux au maître de poste.

MUSIQUE.

Journal de flûte, publié par P. et J. J. Leduc, composé d'ouvertures d'opéra, opéra-comique, français et italien; airs arrangés et variés, andante, rondeau, valse, etc.

Le prix des douze livraisons de ce journal, composées chacune de huit pages d'impression in-folio, est de 15 fr. pour Paris, 16 fr. 50 c. pour les départemens, et 18 fr. pour les pays étrangers, port franc. Chaque numéro se vend séparément 2 fr. 50 c.

On souscrit à Paris, au bureau dudit Journal, rue Traversière-Saint-Honoré, n° 37.

LIVRES DIVERS.

Annuaire des Ponts et Chaussées et du Génie maritime de l'Empire français, avec gravures, pour l'an 1808; contenant 1^o les noms et lieux de résidence de MM. les ingénieurs et officiers du génie attachés aux différentes parties des objets administratifs ci-dessus désignés; 2^o des architectes, géomètres entrepreneurs et conducteurs de travaux qui y ont rapport; 3^o de MM. les directeurs, professeurs, répétiteurs, inspecteurs, et maîtres de dessin nommés aux divers établissemens formés par le Gouvernement, pour l'instruction des élèves disposés à suivre ces différentes parties de sciences et arts dans toute l'étendue de l'Empire français.

Quatrième édition, déposée à la Bibliothèque impériale, par M. B. A. H.

Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 cent. port franc par la poste.

A Paris, chez Debray, libraire, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq.

Lois de Platon, traduites du grec par M. Grou; nouvelle édition, augmentée d'un abrégé de la Vie de Platon, et de son portrait d'après Rubens. 5 vol. in-18, grand-raisin d'Essoigne.

Prix 6 fr., et 7 fr. 50 cent. franc de port.

A Paris, chez Volland aîné, libraire, quai des Augustins, n° 17.

Les Epoux Philosophes, au dix-huitième siècle, par M^{me} G... Van..., auteur d'Adolphe ou la Famille malheureuse, d'Edwig de Milvar, etc. Paris, 1808. Trois vol. in-12. Prix, 5 fr. 50 c., et 7 fr. par la poste.

Chez Allais, libraire, rue du Battoir, n° 26.

Correspondance de plusieurs Personnages illustres de la cour de Louis XV, depuis les années 1745 jusques et compris 1774, époque de la mort de ce monarque; faisant suite à la Correspondance de M^{me} de Châteauroux; publiée par M^{me} Gacon-Dufour.

Trois vol. in-12. Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr. par la poste.

A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 4.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam bo.	55 $\frac{3}{4}$	56 $\frac{3}{4}$
— Courant...	57 $\frac{1}{2}$	57 $\frac{1}{2}$
Hambourg...	178	177
Madrid eff.	16 25	16
— vales...		
Cadix effec.	16 35	16 20
— vales...		
Barcelonne eff.	16	15 80
Lisbonne...	480 r	485 r
Livourne...	508	506
Naples...	445	440
Milan...	7 15 3 d. p. 6	7 16 9 d. p. 6
Bâle...	1 p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Francfort...		
Auguste...	251	249
Vienne...	110	
St.-Petersbourg.		
Lyon...	pair.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Marseille...	$\frac{1}{4}$ b.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Bordeaux...	$\frac{1}{4}$ b.	$\frac{1}{2}$ p.
Montpellier...	pair.	
Gènes effect.	4 77	4 74
Genève...		160 $\frac{1}{2}$

EFFETS PUBLICS.

Cinq p. j. du 22 mars 1808	85 fr. 60 c.
Idem. j. du 22 sept. 1808	fr. c.
Bons de remboursement	fr. c.
Provisoire	fr. c.
Bons an 7	fr. c.
Bons an 8	fr. c.
Rescrip. pour rach. de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Act. de la B. de Fr.	1342 fr. 50 c.

Entreprises particulières.

Actions des Ponts, j. du 1 ^{er} avril	fr. c.
Actions des fonderies de Vaucluse	fr. c.

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui, Relâche.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, le Muet, et l'Ecole des Maris.

Théâtre de l'Impératrice, faubourg St-Germain, Saint-Germain. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, la Cloison, la Brouette du Vinaigrier, Marton et Frontin.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, le Traité nul, le Concert interrompu, et Picaroc et Diego.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, l'Etourderie, Haine aux Femmes, et la Marchande de Modes, parodie de la Vestale.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, au Théâtre des Jeunes-Artistes, l'Ange tutélaire ou le Démon femelle, mélodrame, et M. et M^{me} Denis, vaudeville.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui, Saakem, et Tékéli.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Aujourd'hui, Grands exercices dans lequel paraîtra M. Franconi père, suivis des Français en Pologne.

Théâtre du Marais, rue Culture-Sainte-Catherine. L'ouverture le 23 juin, par la grande danse voltige, tours d'adresse, d'agilité, etc., et la Bataille de Friedland.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées au public, dans deux des rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à cinq. — La vue de Naples et de ses environs vient d'être exposée dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, Cour des Fontaines, n° 1. Grand Concert d'harmonie, les dimanche, lundi, mercredi et vendredi, à neuf heures du soir.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon. M. Pierre continuera aujourd'hui, et tous les jours, à sept heures et demie, son intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches.